

former un bouquet de myrrhe : le divin bien-aimé est la fleur vivante, la fleur douloureuse que Gertrude étreint dans ses bras. A ce bouquet de myrrhe, aux souffrances de JÉSUS, elle unit ses douleurs, pauvre brin d'herbe desséché, mêlé aux fleurs dont le parfum est éternel.

A la suite de l'abbé de Clairvaux, le souvenir de la Passion attire Gertrude à son insu vers la dévotion au S.-C. Pour elle comme pour lui, le drame rédempteur commence à l'heure où Marie dépose son Fils sur le foin de la crèche et se termine quand le divin crucifié incline la tête et rend le dernier soupir. Chaque vendredi, Gertrude honore les sanglants mystères. Qui touche de la farine voit bientôt ses mains couvertes d'une fine poussière blanche : à méditer la Passion du Sauveur, l'âme s'imprègne nécessairement de grâces surnaturelles. Ce souvenir entretenu donne à l'âme des droits d'épouse : Gertrude aime le Crucifix et se laisse aller à de tels transports de tendresse envers JÉSUS mourant sur la croix qu'elle s'en inquiète, son Maître divin doit la rassurer : un jour, elle enlève les clous de fer qui percent les mains et les pieds et, à leur place, elle enfonce des clous de girofle et lui dit :

Mon très doux JÉSUS, de quelle manière recevez-vous ce petit service que je vous ai rendu, ôtant des plaies sacrées de vos pieds et de vos mains les cruels clous de fer pour mettre à leur place d'autres qui n'ont point cette dureté et qui répandent une suave odeur ? - J'ai pris un grand plaisir à cette action dont mon amour est le principe et, comme récompense, j'ai versé dans toutes les plaies que le péché vous a faites, le très précieux baume de ma divinité qui les guérira parfaitement ; et, s'il en reste quelque souvenir, ce ne sera pas pour vous en donner de la confusion dans l'éternité, mais pour causer de la délectation aux anges et aux saints qui recevront un grand contentement de la précieuse liqueur de ma miséricorde qui les a fermées et vous a rendu la santé.

GERTRUDE ET L'OPUS DEI

La Liturgie, l'opus Dei, pénètre la vie bénédictine de Gertrude ; elle assiste aux mystères de JÉSUS. Une fois, au bruit de la claquette qui appelle les religieuses à l'office des Ténèbres le vendredi saint, elle entre en une aussi grande consternation que si on lui eût signifié l'arrêt de mort de son cher Sauveur et qu'on l'eût averti de se hâter pour assister à la funeste exécution qui devait s'en faire sur la calvaire. S. Jean révèle à Gertrude qu'il commençait toujours sa contemplation par la méditation des douleurs de JÉSUS ; il les avait vues de ses yeux, il les gardait vivement imprégnées dans son âme. La sainte compose un petit poème sur la Passion, dans lequel elle recueille plusieurs sentences des Pères ; candidement, elle demande à JÉSUS ce qu'il pense de son travail :

Le plaisir que j'en ai reçu est comparable à celui d'un homme qui serait mené avec toutes sortes de caresses par son ami dans un jardin délicieux par la saison agréable du printemps, la beauté de diverses fleurs, le parfum qu'un doux séphir y répandrait, l'agréable mélange de plusieurs voix et instruments de musique et le fait qu'on y sert des fruits délicieux : c'est pourquoi je vous en réserve une ample récompense et à tous ceux qui les liront et chanteront avec dévotion.

LA SAINTE FACE

Gertrude ne semble pas avoir été attirée au début par la plaie du côté, la plaie du coeur ; elle ne la mentionne que fort rarement. Dans la Passion, elle voit surtout JÉSUS qui souffre, qui expire, qui aime. La vierge d'Hefta avait une grande dévotion à la sainte Face, on ne l'a pas assez remarqué jusqu'ici. Le mystère de la flagellation la lui rappelle très vivement. Un lundi de Quasimodo, à l'heure de Tierce, elle contemple le Sauveur ensanglanté attaché à la colonne. Deux bourreaux le frappent au visage, l'un avec des épines, l'autre avec des fouets noueux. A la vue de la sainte face déchirée par les épines, livide, tuméfiée, Gertrude sent la douleur étreindre son âme. JÉSUS essaie de détourner la tête pour éviter les coups. Quand il dérobe le côté droit, les bourreaux s'acharnent sur le côté gauche et, s'il veut protéger le côté gauche, ils meurtrissent le côté droit. Gertrude gémit, plus morte que vive ; avec amour, JÉSUS se penche vers elle :

Vous aviez pourtant lu et écrit : 'Nous l'avons vu semblable à un lépreux' ! - Ah ! Seigneur, crie la sainte, comment

calmer les douleurs de votre face ? - Repassez doucement au plus intime de votre âme les outrages de ma Passion, versez sur vos fautes des larmes d'amour contrit et priez pour la conversion des pécheurs.

JÉSUS VEUT LUI RÉVÉLER LUI-MÊME LA DÉVOTION À SON COEUR

Comme plusieurs mystiques du XIII^{ème} siècle, Gertrude aurait donc pu être conduite à la dévotion au S.-C. par le souvenir de la Passion. La route où elle marche déjà est facile et sûre ; S. Bernard l'y précède et la guide. Mais JÉSUS voulut déposer lui-même dans son coeur cette dévotion.

Peu après sa conversion, Gertrude trouve par hasard dans un livre de piété cette prière :

O mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, Fils du DIEU vivant, donnez-moi la grâce d'aspirer à vous de tout mon coeur, d'un désir parfait et insatiable de vous posséder ; que je respire en vous, ô très doux et très suave JÉSUS ! que je languisse et soupire sans cesse après vous, qui êtes le vraie béatitude, de toutes les forces et puissances de mon âme. Ecrivez, ô Seigneur très miséricordieux, vos sacrées plaies dans mon coeur avec votre précieux sang afin que je lise en elles votre douleur et votre amour ; que la mémoire de ces admirables cicatrices demeure toujours profondément gravée dans le plus intime de mon coeur ; qu'elles y excitent la compassion de vos souffrances et l'enflamment de l'ardeur de votre amour divin. Accordez-moi aussi cette faveur que les créatures ne m'étaient plus rien, vous seul me soyez toutes choses. Ainsi soit-il.

LES STIGMATES - FLAMME QUI TRAVERSE LE COEUR DE GERTRUDE

Assise un jour au réfectoire pour la collation, elle perçoit nettement qu'elle vient d'obtenir ce qu'elle a demandé si souvent et si humblement. JÉSUS imprime dans son coeur les adorables stigmates de ses saintes plaies. Les blessures restent spirituelles, mais Gertrude pourrait dire la place où chacune des plaies est gravée.

Sept ans plus tard, cédant à une inspiration divine, Gertrude demande à l'une de ses compagnes de vouloir bien faire à son intention cette demande : *O très aimable JÉSUS, par votre Coeur transpercé, je vous supplie de blesser mon coeur de votre divin amour afin qu'il ne puisse plus rien contenir de terrestre et qu'il soit rempli de la force agissante de votre tendresse.* Quelques semaines plus tard, elle approchait de la sainte Table, brûlant de voir réaliser son désir : *Je ne suis pas digne, ô mon DIEU, de recevoir la plus petite de vos grâces, mais je vous demande par les mérites de toutes mes soeurs de vouloir bien enfoncer dans mon coeur comme une flèche d'amour un rayon de votre charité.* Elle se sent exaucée unie par le fond de l'âme au Coeur divin ; ses yeux de chair perçoivent dans une image la merveille cachée. A genoux dans un coin, Gertrude voit un trait de lumière jaillir du crucifix qui domine le choeur ; il s'élançait, puis se retire pour s'élançer de nouveau, incertain où il doit se fixer. Gertrude souhaite que ce soit dans son âme. Son désir se réalise le mercredi suivant : la flamme ardente creuse dans son coeur une blessure profonde. C'est dans cette blessure, lui fait comprendre JÉSUS, qu'elle doit désormais enfermer ses espérances, ses joies, ses criantes, son amour ; la divine tendresse leur communiquera son éternelle stabilité.

L'année même où elle reçoit les stigmates intérieurs, pendant que l'on chantait le répons *Je donnerai à vous et votre descendance ces régions*, JÉSUS montre à Gertrude sa poitrine divine, *has regiones* : c'est la douce région, l'aimable patrie qu'il lui donne en héritage. Enivrée de tendresse, elle ne peut contenir sa reconnaissance :

O région incomparable de bonheur et de fidélité, heureux ceux qui habitent en toi ! O champ abondant de délices dont le moindre grain peut satisfaire les désirs insatiables du coeur humain... O mon DIEU, par quels jugements m'avez-vous choisie pour m'élever à si sublime degré d'honneur ? La raison ne le comprend pas... La manière dont vous m'avez appropriée en cette grâce est ineffable ; ce que je puis exprimer, c'est que mon âme, fondue et liquéfiée par les ardeurs de votre divine poitrine, fut insinuée et introduite dans cette fournaise d'amour, comme une goutte de cire fondue dans la flamme.

O Paradis d'éternelles délices, fleuve inépuisable sans fin !



L'APOSTOLAT DE LA PRIERE



Numéro 98 – Juillet - Août 2013

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii
350, route de Mouchy - 58 400 RAVEAU. COURRIEL : apostolat.priere@orange.fr

Voici la 5^{ème} lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière consacrée à l'histoire de la dévotion au SACRÉ-COEUR. Pour nos lecteurs fidèles, il n'est pas besoin de prouver que cette histoire est loin de n'avoir qu'un intérêt culturel puisqu'elle touche à l'histoire de la piété chrétienne, et surtout parce qu'elle a un intérêt spirituel primordial, nous faisant mieux connaître et approfondir, autant qu'on le peut, la nature et les fruits de cette dévotion. Dans la lettre n°94, il a été rappelé qu'en faisant cette étude, le savant jésuite et éminent théologien du S.-C. (lire SACRÉ-COEUR), le Père Hamon, a comblé un vide important, puisqu'aucune étude sérieuse d'histoire n'avait encore été faite sur le sujet. Celles qui avaient été faites versaient dans l'exagération. Pour prouver l'importance de la dévotion au S.-C., elles en venaient ainsi plutôt à la décrédibiliser : non, la dévotion au S.-C. n'a pas été révélée de façon explicite dans la Sainte Ecriture qui ne fait que l'insinuer et en inculquer l'esprit ; non, elle n'a pas été connue de façon explicite durant les 10 premiers siècles du christianisme qui furent cependant imbus de son esprit d'amour envers le CHRIST. **Ce n'est qu'au XII^{ème} siècle qu'un culte explicite au COEUR du CHRIST commence à être rendu, préparé par les saints Anselme et Bernard** (nous finirons de constater l'immense influence de ce dernier sur la spiritualité de son époque) **et révélé par JÉSUS lui-même à Ste Gertrude, cistercienne allemande.** L'importance de cette sainte dans le développement et la compréhension de la dévotion au S.-C. est si grande que nous ne pourrions épuiser le sujet dans cette lettre.

Donc, bonne méditation et à la prochaine fois !

P. S. : Pour cette lettre de liaison, nous avons cru bien de couper le texte en plusieurs endroits ou de changer certaines expressions de l'auteur surannées pour notre époque.

ENORME INFLUENCE DE SAINT BERNARD SUR SON ÉPOQUE : MONASTÈRES DE RELIGIEUX ET RELIGIEUSES NÉS DE CLAIRVAUX

Moine depuis trois ans à peine, **saint Bernard fonde Clairvaux en 1115** ; trois ans plus tard, les abbayes, filles de Clairvaux, commencent à naître en Bourgogne. Bernard avait vu, au début de son séjour dans la claire vallée, descendre des collines voisines vers le monastère, une foule d'hommes de tout âge et de toute condition, conquis par son éloquence. La vision se réalise. Presque chaque année, une nouvelle abbaye sort de terre ; en 1131, les filles de Clairvaux passent la frontière, elles s'établissent à Mayence, en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Italie. Père aimant, saint Bernard n'abandonne pas les fils qui le quittent, il les suit : *Emisit, non dimisit, il les envoie, mais ne les renvoie pas.* C'est pour Fontenay, son deuxième monastère, qu'il écrit son premier grand ouvrage : *Des degrés d'humilité et d'orgueil.* En 1153, quand, de son lit d'agonie, il bénit une dernière fois les siens, il compte 68 monastères qui le reconnaissent pour leur fondateur : glorieuse et sainte paternité. Si 68 abbayes d'hommes étaient déjà nées de Clairvaux, il est impossible de comprendre l'origine exacte de plusieurs des abbayes de moniales.

LA 2^{ème} CROISADE : BERNARD ACCLAMÉ EN FRANCE, EN ITALIE, SUR LES BORDS DU RHIN

Mais l'influence de Bernard ne reste pas enfermée dans les limites d'un cloître ou d'une famille religieuse. Souvent, très souvent, pour employer une de ses expressions, il met la faux dans la moisson voisine. Il aide la réforme de nombreux monastères, beaucoup d'évêques subissent l'ascendant de sa vertu ; il parle devant le Pape et devant le roi avec la sainte liberté d'un apôtre ; rien n'arrête son audace évangélique. Les affaires de DIEU sont les siennes ; il les revendique toutes. **Il lutte contre le schisme et l'hérésie.**

Quand la Palestine est menacée de retomber sous le joug de l'Islam, il tient bravement tête. A sa voix, 240 000 croisés se lèvent, passent la mer et s'opposent héroïquement aux hordes musulmanes qui veulent atteindre le tombeau du CHRIST.

Bernard avait rêvé d'une vie calme dans la solitude du cloître, jamais il ne put réaliser ses espérances de jeunesse. Dès les premières années de Clairvaux, il doit quitter le nid de sa fondation et braver le vents et la tempête. Très vite, il n'a plus le moindre loisir, il vole à travers la Bourgogne, la France, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne. En décembre 1146 et janvier 1147, il parcourt les bords du Rhin, **il prêche la croisade. Il prodigue les miracles et les discours.** Les cloches de Cologne sonnent ses triomphes pendant trois jours. Bernard a beau se multiplier, il ne saurait aller partout ; là où il ne peut être lui-même, il envoie des lettres ; il écrit aux Anglais, aux Bohémiens, aux Bavares, aux pèlerins de Jérusalem, *ad peregrinantes Jerusalem. Toute la chrétienté entend parler de lui* ; toute la chrétienté acclame le grand moine ; dans 30 ans, elle invoquera le grand saint : **Bernard fut canonisé en 1174, 24 ans après sa mort.** Après avoir régné par sa parole et ses vertus, il règne encore par sa gloire. **Ses écrits lus partout, réchauffent partout et alimentent la vie chrétienne.** Tout-à-l'heure, nous le verrons rayonner sur les âmes bénédictines d'Hefta. *Fulgebunt justi, les justes resplendiront* (Sag. III, 7). Au ciel de l'Eglise du XII^{ème} siècle, S. Bernard brille d'un éclat incomparable.

LES DISCIPLES DE BERNARD FORMULENT PLUS NETTEMENT QUE LUI L'IDÉE DE LA DÉVOTION !

Cette atmosphère de douce et humaine piété que dégagent ses ouvrages et sa vie enveloppe l'Europe entière, l'imprègne et la pénètre ; la dévotion au SACRÉ-COEUR va y germer, y grandir. Les disciples de l'abbaye de Clairvaux en parlent déjà mieux que leur maître. Entre l'année 1122 et l'année 1128, Bernard, étant malade, avait mandé près de lui **Guillaume, abbé du monastère de Saint-Thierry** († vers 1150) au diocèse de Reims. Au cours de longues causeries, il lui parle de ses projets. Le saint veut écrire un commentaire du *Cantique des Cantiques*, beau rêve qu'il essaiera plus tard de réaliser : le temps lui manqua pour achever ce chef-d'oeuvre. Guillaume écoute le maître exposer ses idées, il prend des notes. Par la suite, il exploitera dans ses écrits ce qu'il a noté à Clairvaux. Comme Bernard, il cherche JÉSUS, il l'aime, il veut le voir tout entier, *eum totum* ; **il veut entrer dans la blessure du côté et pénétrer jusqu'au COEUR divin, usque ad ipsum Cor JESU**, l'urne d'or, l'âme de notre humanité qui contient en soi l'âme de la divinité. Les secrets ineffables du Rédempteur étaient enfermés *dans le ciel caché de son coeur* ; la lance de Longin a ouvert le côté divin et maintenant nous pouvons enfoncer les doigts et la main dans l'ouverture cachée, y entrer même et pénétrer jusqu'au trône sacré où siège la miséricorde : *usque ad Cor tuum, certam sedem misericordiae tuae. Seigneur, ouvrez votre côté, tous ceux qui doivent être sauvés des eaux du déluge y trouveront leur refuge !*

Un autre disciple de Bernard, **Guerric, abbé d'Igny**, était entré à Clairvaux vers 1130. Chanoine de Tournai, il avait été conquis par la piété et l'éloquence de Bernard. Pendant plusieurs années, il vit à son école, sous sa loi ; mis à la tête de l'abbaye d'Igny, il meurt en 1157. Du saint abbé de Clairvaux, il a si bien pris les idées et le style que, pendant longtemps, on lui attribua deux sermons de celui-ci sur le *Cantique des cantiques*. Guerric cherche sa joie en JÉSUS-CHRIST crucifié ; **il a établi sa demeure et trouvé son repos dans les plaies sacrées.** Mieux que son maître, il explore la

